

## Matins

L'heure était imprécise, et la lumière grise s'égarait à la frontière du jour et de la nuit. Était-ce le flou des rideaux, ou celui de mes paupières entr'ouvertes? Était-ce le bruit léger du vent, ou le souffle de mon haleine encore embrumée de rêve? Le sommeil me recouvrait de ses draps mouvants. J'avais le temps, j'avais le temps...

J'avais six ans et bientôt je me glisserais hors de mon lit. Je chercherais à tâtons les chaussons de cuir rouge, la robe de chambre molletonnée et le livre commencé la veille. Sortir de la chambre sans réveiller ma sœur, descendre d'un pas léger le grand escalier, me faufiler derrière le piano familial, ouvrir le livre et voir les lettres devenir mots, les mots devenir histoire. Me blottir dans ma première cachette, la cachette de l'enfance, à l'heure où les autres dormaient encore et où j'étais seule dans un monde en création.

Mais non, je rêvais toujours, lovée dans mes draps imprégnés de senteurs fruitées. J'avais quinze ans... Chacun de mes rêves invitait un autre corps, compagnon de mes premiers désirs, ce garçon sans histoire et sans nom, à peine aperçu et jamais oublié. Dans quelques instants, sans doute, je me lèverais sans bruit et j'enfilerais sur ma chemise de nuit de dentelle un vieux pull-over informe. Vite, prendre le cahier, celui qui n'a pas sa place dans un cartable de collégienne. Ecrire sans jamais se relire, écrire à en perdre le souffle au jeune inconnu qui resterait l'esquisse parfaite de mes amours à venir.

Était-ce déjà le matin? Je la voulais encore et encore, cette calme aurore, après la nuit affolante et douce. A vingt ans, je savais déjà l'incertitude des réveils. Alors, pourquoi ouvrir les yeux? La vie s'était échappée des livres et des rêves. Elle était là, bien réelle, à me tordre le cœur. Un regard indifférent du bel endormi suffirait à raviver la douleur, comme un grain de sel sur une blessure. Alors, ne pas bouger, prolonger la trêve, et sentir sur mon visage le souffle innocent de celui qui reposait à mes côtés.

Accalmie du petit jour. Encore quelques instants avant son réveil... J'étais tendre et vigilante, adossée à des oreillers froissés. J'avais trente ans et j'étais plus fatiguée que je ne le serais jamais. Les yeux clos, les sens en éveil. Ne pas sombrer dans la profondeur du sommeil, garder bien au chaud dans mes bras repliés le petit vivant accroché à mon sein. Avais-je si peu dormi? L'heure n'était plus aux questions. L'amour avait pour un temps cessé d'être un tourment. Il s'était incarné dans ce nouvel humain que je ne cessais de mettre au monde. Quand il le déciderait, je me lèverais, et chacun de mes gestes, chacune de mes

pensées lui seraient dédiés. Alors, partager avec lui cet instant où il s'endormait tout contre moi, dans la moiteur un peu sucrée des premiers jours.

La lumière s'infiltrait à peine à travers les voilages. Pourquoi le réveil n'avait-t-il pas sonné? Engluée de paresse, je remontais ma couverture sur mon visage. Quarante ans, si seule dans ce lit trop grand, et plus de mot d'excuse, plus d'échappatoire possible face à l'inexorable emploi de mon temps. Vite, imaginer un dimanche improbable, une journée remplie d'un vide savoureux comme une crème à la vanille. Pas d'enfants à habiller, de cartables perdus dans le désordre de la chambre, de bols renversés dans la cuisine ; pas de retard à la crèche ni à l'école, pas de métros gémissants. Disparue elle aussi, la grisaille du bureau, puisque je voulais que ce soit dimanche. Encore quelques minutes de sommeil, quelques minutes de liberté...

Je voulais encore rêver. Surtout ne pas bouger, ne pas le réveiller. Du fond de mon sommeil, je savais qu'il était là, cet autre rêveur inattendu. Soixante ans, les chambres d'enfants désertées, et auprès de mon corps autrefois oublié, un nouvel homme, mon dernier premier amour. Ne plus jamais dormir enveloppée d'une rassurante solitude. Un même drap protégeait les amants fatigués. Et bientôt nous nous regarderions, dans la vérité de nos visages d'aujourd'hui, et nous ririons de nous-mêmes, avant de nous enlacer.

Non, pas déjà... Encore un peu de répit, encore un peu de sommeil, s'il vous plaît. Avais-je déjà quatre-vingt-cinq ans ? Réveillée la première, comme chaque matin, la douleur avait pris les devants. Elle cherchait son chemin tortueux dans chacune de mes vertèbres, dans mes hanches, dans mon âme alourdie de regrets et de deuils. Mais bientôt se réveillerait aussi le courage, compagnon de mes journées. Il m'aiderait à trouver la canne, les lunettes, le premier rayon de soleil à la fenêtre. Oui, je me lèverais, matin après matin. Car j'étais vieille, mais pas malade, non, pas malade, et la vie me serait encore offerte aujourd'hui, et demain peut-être, avec les sourires amis, la beauté des fleurs et des oiseaux. Et je vivrais...

L'heure était imprécise, et la lumière grise s'égarait à la frontière du jour et de la nuit. Etait-ce le flou des rideaux, ou celui de mes paupières entr'ouvertes ? Etait-ce le bruit léger du vent, ou le souffle de mon haleine encore embrumée de rêve? Le sommeil me recouvrait de ses draps mouvants. J'avais le temps, j'avais le temps...

Un matin comme les autres, un dernier regard sur la fraîche lumière de l'aube, un dernier murmure, puis, juste le silence.